

LES EPOUVANTAILS

CHAPITRE PREMIER

Un long raclement résonna dans l'habitacle de la voiture quand le camion-citerne érafla le côté avant gauche de notre SUV.

Je ne pris pas le temps de jeter un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur. En me décalant légèrement sur la droite, vers la glissière de sécurité de l'autoroute, j'enfonçai la pédale de frein tandis qu'Anne poussait un cri strident. Le lettrage TOTAL rouge sur fond blanc de la remorque défila comme au ralenti devant mes yeux écarquillés. Enfin, le camion termina sa manœuvre de rabattement sur notre voie, et je ne vis bientôt plus que son cul, sa plaque d'immatriculation et le carré orange de sa plaque Code Danger.

— Avance, accélère. On va nous rentrer dedans si on reste à l'arrêt, me pressa ma femme.

Je tournai la tête brièvement vers la banquette arrière afin de m'assurer que les enfants se portaient bien, tout en m'exécutant. Dans la précipitation, je fis craquer la boîte de vitesse.

— Mais quel malade celui-là. Il a failli nous écrabouiller, dit Anne.

Elle avait porté les mains devant sa bouche, tremblait, et était blanche comme un linge. Son teint hâlé soigneusement entretenu depuis le début de l'été semblait avoir été délavé dans de la craie.

— Ce connard n'a pas pris la peine de s'arrêter alors qu'il vient de me refaire toute l'aile gauche, ai-je pesté entre mes dents.

— Il roule au pas. Je crois qu'il nous attend, dit Clarisse depuis sa place à l'arrière.

Le chien était blotti contre elle, le long de ses longues et fines jambes bronzées. Il tournait sa petite tête de cocker en tous sens.

— Django a eu très peur, commenta Louis, mon fils de huit ans.

— On s'en sort bien. On aurait pu tous y rester, remarqua Anne. Ces chauffeurs de poids-lourd n'en ont rien à fiche des autres automobilistes.

Notre véhicule semblait ne pas avoir de problèmes mécaniques. Le camion roulait doucement devant nous. Je demandai néanmoins à ma femme de noter son immatriculation.

— Je m'en occupe, répondit Clarisse qui enregistrerait déjà la donnée à l'aide de son smartphone.

Quelques minutes plus tard, le semi-remorque de chez Total actionnait son clignotant droit et s'engageait sur une aire de repos. Je fis de même. La situation aurait pu tourner au drame comme l'avait souligné Anne, c'était ce que je me répétais pour essayer de dissiper le sentiment d'abattement qui m'étreignait à l'idée de contrôler les dégâts, d'effectuer un constat sous un soleil de plomb, de dénicher un carrossier sur notre lieu de villégiature.

Les vacances ne pouvaient pas mieux débiter.

Le chauffeur était un petit type poli qui me présenta ses plus plates excuses en fixant le bout de ses chaussures. Difficile de lui donner un âge. Il portait une moustache qui commençait à grisonner aux extrémités. Elle était sans doute destinée à le vieillir un peu car il avait la peau d'un jeune homme, très claire alors qu'on était en plein mois d'août, parfaitement dépourvue de la moindre ridule. Ses cheveux bruns plaqués en une raie bien peignée se clairsemaient imperceptiblement. On pouvait penser qu'il était plus jeune qu'il n'y paraissait, alors qu'en réalité il devait être plus vieux.

Il parla peu dès qu'il se fût excusé, répondit par oui ou par non quand il ne se contentait pas d'un signe de tête. Devant son manque de réaction, je me demandai s'il ne roulait pas depuis plus de onze heures. Il était palot. Peut-être inquiet car il savait qu'il allait prendre un savon de la part de son patron pour ne pas avoir respecté la durée légale de conduite ?

Le Range Rover n'avait plus de rétro gauche. Du phare avant du même côté jusqu'à la poignée de la portière conducteur, la tôle gris métallisé avait été cabossée, frottée, comme lacérée, et s'ornait de marques noires. Les traces ressemblaient à des griffures commises par un rapace géant.

Je me tenais debout au niveau des roues avant, les mains sur les hanches, la tête basse, accablé par un soleil blanc et une chaleur caniculaire. Je sentais que mes aisselles étaient déjà humides. Ma chemise bleue en coton Oxford s'assombrissait dans le dos à cause de la transpiration. Je n'avais qu'une hâte : rédiger le fichu constat amiable et retrouver la climatisation de l'Evoque. Autour de moi, les véhicules des vacanciers en transit stoppaient pour une halte méritée ou redémarraient en direction de l'autoroute. Ça sentait les congés et le carburant.

— Vous n'allez pas pouvoir continuer à rouler avec votre pare-chocs dans cet état, dit le chauffeur de chez Total.

Du bout du pied, il avait pointé l'énorme morceau de plastique dur que l'accrochage avait détérioré.

— Il ne va pas rester longtemps en place, si vous voulez mon avis. Il va finir par vous exploser la roue avant gauche si vous ne le changez pas.

Je m'approchai de la calandre du Range. Le pare-chocs n'était plus horizontal mais diagonal et touchait pratiquement le bitume. J'allais jusqu'à coller pratiquement mon nez contre l'emplacement où les fixations avaient cédé. Je n'osais rien toucher pour éviter d'aggraver une situation qui était pourtant déjà désespérée.

— On ne pourra pas faire réparer ça à la station-service de cette aire de repos, annonçai-je à voix haute.

J'avais pensé tout haut, pour moi seul, mais le chauffeur me répondit à sa manière en confirmant mon diagnostic d'un hochement négatif de la tête.

Un bus rempli de passagers passa près de nous. L'air se chargea de vapeurs de gazole. Je vis Anne sortir de la voiture puis récupérer Louis à l'arrière. Elle tenait une feuille de papier à la main. Ils vinrent à ma rencontre.

— Voilà un constat, il y en a un autre dans la boîte à gants. Tu devrais te mettre à l'intérieur du Range pour le remplir, tu seras mieux. Louis a envie de faire pipi. On profite d'être bloqué ici pour aller à la station avec Clarisse. Le chien est resté à l'intérieur.

— Tu sais où je peux trouver un stylo ?

Le petit chauffeur m'en tendit un, aux couleurs de sa boîte, qu'il dégaina de la poche poitrine de sa combinaison.

— Bon ben je vous attends dans mon bahut alors, dit-il, attendant vraisemblablement ma permission pour regagner sa cabine de conduite.

Je lançai un « OK » sonore destiné aussi bien à celui qui avait provoqué cet accident qu'à ma famille, qui du reste n'avait pas attendu mon assentiment pour s'éloigner.

Ce fut sans doute le meilleur moment de ma journée, quand je regagnai l'intérieur climatisé du SUV. Je poussai un soupir de soulagement.

Machinalement, je jetai un œil dans le rétro de bord. Je croisai mon regard, celui d'un quadragénaire en nage au teint rougi par le soleil. De peu, je prenais un coup de soleil en papotant avec le type de chez Total. C'eût été le bouquet. Mon front dégarni et ma carnation claire offraient une bonne prise aux morsures solaires. Alors que je n'y pensais plus depuis des années, ma calvitie rampante me mina le moral. Je regrettai mes boucles châtaines bien fournies, dont les mèches me dégringolaient dans les yeux quand j'avais l'âge de ma fille. Où étaient passés ma jeunesse, mon optimisme à toute épreuve, mes cheveux, mon ventre plat ?

Je préfèrai tout de suite couper court à mes divagations nostalgiques. Après avoir plaqué le bout de papier contre le volant, je m'astreins à rédiger du mieux possible la partie du constat qui m'était dévolue et le schéma de l'accrochage. Je dus me concentrer avec intensité pour y parvenir. J'étais vanné. À cause

de la chaleur excessive et du stress, j'avais l'impression que mon cerveau baignait dans de la soupe tiède. Mes neurones étaient ramollis.

Je finis tant bien que mal à décrire avec précision ce qui s'était passé. Je dus relire mes notes trois fois pour être certain de n'avoir rien oublié. Je pédalais vraiment dans la choucroute.

Ma fille me fit presque sursauter en tapotant la vitre avec son index recourbé. Elle comprit qu'elle m'avait surpris et sourit. Elle s'installa à sa place à l'arrière, derrière mon siège, celui du conducteur. Ses éternels écouteurs vissés dans les oreilles. Pianotant à toute allure sur l'écran de son smartphone.

— Alors, tu en es où ? m'interrogea Anne après avoir ouvert sa portière puis s'être réinstallée à sa place. Django a été sage ?

Je n'avais prêté aucune attention au chien qui de son côté ne s'était pas fait remarqué non plus. J'avais complètement zappé qu'il était resté derrière moi pendant que je rédigeais le constat.

— J'ai vu une Ferrari, papa.

Je me retournai vers Louis afin de lui demander de quelle couleur était le bolide. Avec entrain, il me répondit que la voiture de sport au cheval cabré était rouge.

— Elle était belle cette Ferrari ?

— Trop belle ! s'exclama-t-il.

Je descendis du Range Rover avec le sourire. La chaleur avait desserré ses doigts autour de ma gorge. Plus loin sur la droite, sous des pins qui ombrageaient une grande étendue de pelouse élimée, des gens pique-niquaient, assis autour de tables et de bancs en bois foncé. J'entendais des rires, des cris joyeux. Je devinais des sourires. J'aperçus des jeunes qui avaient sorti un ballon coloré et qui jouaient avec. C'était le mois d'août, les vacances, l'été.

Le chauffeur me vit arriver, descendit de son camion et vint à ma rencontre.

— Voilà. Regardez si ça vous convient. Normalement tout est bon.

Il prit le papier que je lui tendais et le parcourut très vite. Il opina du chef.

— Vous avez mon stylo ?

Je lâchai un « merde ! » spontané et m'empressai d'aller récupérer le stylo dans ma voiture. Quand je lui rendis son bien, il griffonna en vitesse les informations nécessaires. On vérifia ensemble que tout était OK puis on sépara les volets du constat. Chacun empocha son feuillet. Nous nous serrâmes la main.

— Je suis désolé de vous avoir causé de l'embarras, me dit une dernière fois le chauffeur avant de tourner les talons.

Je lui lançai de se montrer plus prudent, à l'avenir, tandis qu'il remontait dans son semi-remorque. Je ne sais pas s'il m'entendit. Il ne répondit rien et ne se retourna pas vers moi.

— On a eu chaud, déclara Anne.

Je mis le contact.

— On aurait très bien pu ne jamais arriver à destination, reprit-elle, en pivotant et en s'adressant aux enfants. Nous avons la chance d'être tous ensemble, intacts, sains et saufs. Il faut savoir apprécier le seul fait que nous soyons tous les quatre, en bonne santé, vous comprenez ?

Il y eut un moment de silence. Je demandai à Clarisse si elle avait entendu ce que sa mère avait dit, avec ses écouteurs.

— On n'est pas tous les quatre, on est tous les cinq avec Django, rectifia Louis.

Je regardai ma montre. Nous avions perdu quarante-cinq minutes sur l'aire de repos. L'océan était encore loin. Je me réengageai prudemment sur l'autoroute, ce n'était pas facile de conduire avec le rétroviseur gauche en moins. Je demeurai sur la voie la plus à droite et veillai à ne pas dépasser les quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure.

— On va prendre la prochaine sortie et essayer de trouver un garagiste pas loin de l'autoroute. On ne peut pas continuer à rouler comme ça très longtemps.

— Où sommes-nous exactement, là ? questionna ma femme.

J'essayai de me rappeler des derniers panneaux indicateurs, du nom d'une ville plus importante que les autres à proximité. Rien ne me revint en mémoire.

— Que dit le GPS ? demandai-je à personne en particulier et à tout le monde en général.

— Qu'on est dans le trou du cul du monde... pouffa Clarisse en souriant cyniquement.

CHAPITRE II

L'après-midi s'annonçait interminable.

Tardieu devait penser que j'avais du temps à perdre alors il m'avait chargé de garder un œil sur les frères Neumance, « comme ça, pour voir » avait-il ajouté, avec son air de vieux gendarme revenu de tout qui subodore quelque chose de pas net.

Je n'aurais pas été particulièrement hostile à une ballade à travers champs si je n'avais pas déjà sur le feu une montagne de rapports en retard, et un véhicule dont la climatisation était à recharger depuis au moins un mois.

— On n'a que cette Renault en stock pour le moment. Vous n'avez donc pas le choix mon cher Lacombe, m'avait rétorqué le colonel, imperméable à mes arguments comme ne l'était malheureusement pas cette épave à la canicule.

Il était inutile d'essayer de discuter avec le colonel Tardieu. Il était inutile de discuter tout court avec ce colonel à l'ancienne, raide comme la justice, qui malgré la proximité de la retraite était capable à lui tout seul de botter le cul d'une brigade entière de gendarmes qui accusaient la moitié de son âge. Pas un gramme de cholestérol, le type. Sous ses apparences de vieux mec sec, que du muscle. Même pas un début de bide. À l'heure où on se levait en titubant dans nos pantoufles, des sacs à patates sous les yeux, lui avait déjà effectué ses dix bornes de footing quotidiennes. Il ne pouvait pas courir le soir : il avait ses entraînements de boxe thaï – ou de boxe anglaise, selon les jours. Et un unique mot à la bouche : discipline. Un mot qu'il déclinait à toutes les sauces possibles et inimaginables. Discipline dans l'exercice de nos fonctions, dans le sport, dans la diététique, dans le rangement de la caserne, dans le port de l'uniforme. J'en passe, et des meilleures. Même madame la colonelle, je supputais qu'il devait lui conter fleurette avec discipline.

Pour l'heure, c'était une climatisation disciplinée que j'aurais aimé pouvoir actionner. Je crevais de chaud et de soif dans la Renault. Je m'étais garé à l'ombre d'un noisetier mais je crois que ça ne changeait pas grand-chose. Le thermomètre de bord indiquait 39°C. Si j'en croyais ce qu'avait annoncé hier le présentateur de la météo, c'était parti pour durer.

D'où je me trouvais, je ne pouvais apercevoir que la façade de la ferme des Neumance, l'unique côté dépourvu de fenêtre de leur maison d'habitation, et la moitié de l'entrée de la cour qui séparait ces deux bâtiments. Ce n'était pas en restant ici que j'allais découvrir si ces loustics avaient quelque chose à voir avec les disparitions récentes d'engins agricoles dans le secteur. Tracteurs, remorques, volés dans les fermes du coin, et même une déchaumeuse dérobée à la coopérative. Sans compter une flopée de débroussailleuses, des taille-haies, des tondeuses, des machines à traire...

On savait bien que ce matériel n'était pas parké chez les Neumance. Ça ne se dissimule pas si facilement, des tracteurs Massey Ferguson rutilants, pratiquement neufs. En revanche ça se revend assez bien et très facilement pour qui prend la peine de les convoier à l'étranger, en Europe de l'Est par exemple. Là-bas les transactions se règlent vite, et en cash. Volatilisées le vendredi soir, les machines sont transportées le samedi et fourguées le dimanche, pour peu qu'on dispose d'un réseau solide. On peut être rentré chez soi le lundi. Paré pour le boulot et une dure semaine qui recommence.

J'allais poser les jumelles à l'aide desquelles je scrutais les alentours lorsqu'Abel Neumance passa furtivement dans mon champ de vision. Je zoomais alors au maximum et fis la mise au point sur sa silhouette costarde.

La démarche tranquille, posée. Les muscles qui roulent sous la combinaison de travail verte ornée de deux zips blancs reliant les bottes de caoutchouc alourdies de boue sèche au col caché par une barbe drue, noire. Une fourche à la main.

Le moins commode de la fratrie. L'aîné. Un gamin turbulent qui a donné un ado bagarreur pour aboutir à un taiseux soupe au lait. Pas de casier, comme le reste de la famille. Des conneries de jeunes, déjà loin, mais pas oubliées par les habitants de Morval et des bleds avoisinants. Une ou deux mobylettes chapardées, de l'ivresse publique et manifeste, pas mal de bastons – le plus souvent remportées par K.-O bien avant la fin du temps réglementaire.

J'attendis encore une minute ou deux mais Abel Neumance ne se décida pas à repasser. Je devais changer de position afin de trouver un meilleur point de vue sur la ferme. Je finissais juste de ranger mon barda et de faire place nette dans la Renault qu'un vieux break Volvo stoppait à ma hauteur.

La banquette arrière avait été ôtée pour permettre au coffre de gagner de la place. La voiture débordait de cagettes vides. Seules résistaient à cet envahissement la place du passager et du conducteur. À celle-ci, un type au visage osseux, mal rasé, des cheveux bruns courts coiffés n'importe comment, l'allure pas très nette, en train de baisser en souriant la vitre manuelle côté passager malgré sa ceinture de sécurité qui lui compliquait sacrément la tâche. Pascal Neumance.

Je ne pensai pas qu'il fit attention à ma pomme d'Adam qui monta puis redescendit d'une façon très audible tandis que j'avalais ma salive.

— Alors capitaine, on se fait une petite sieste à la fraîche, après déjeuner ?

Plus jeune d'un ou deux ans qu'Abel, on aurait dit qu'il avait au moins dix ans de plus que ce dernier. Un profil de fouine malveillante, malgré le sourire qu'il arborait en permanence quand il tapait la discussion avec des connaissances. Un gars que je n'avais jamais réussi à cerner. Était-il réellement toujours content de me voir, ce que je pouvais croire à en juger sa mine réjouie et son ton badin quand nous papotons, ou est-ce qu'il se foutait de ma gueule depuis la bonne douzaine d'années que je le connaissais maintenant ?

— À la fraîche ? J'aurais bien voulu mais ça n'est pas trop possible en ce moment.

— Venez donc boire un godet à la maison. Avec ce temps, faut s'hydrater. Ils l'ont encore dit au journal télévisé cette semaine, des fois qu'on soit trop con pour y penser.

— Ma foi. Pourquoi pas.

Je démarrai la Renault et suivis le break sur la route bordée d'arbres qui serpentait sur trois cents mètres jusqu'à l'entrée de la propriété des Neumance. Les pneus crissèrent sur les gravillons qui recouvraient la cour.

Je venais de tirer le frein à main de l'auto quand j'aperçus la trogne renfrognée d'Abel apparaître furtivement entre les portes de la grange. En sortant de mon véhicule, je lui fis un signe de la main. Ma salutation le fit disparaître aussitôt en arrière, dans la pénombre de la bâtisse.

— Il a des soucis en ce moment, le frerot.

Pascal Neumance n'avait rien perdu de la scène et me tenait la porte de son logis ouverte. Lui aussi portait une combinaison de travail verte. Je notais qu'il se tenait de plus en plus arqué. Très grand et maigrichon comme il était, avec ses joues creuses et son teint cireux en bonus, l'ensemble n'était guère attrayant. Il avait quarante ans à tout casser. Qu'est-ce que ça allait donner dans dix ou quinze ans...

Sa silhouette voûtée me devançait dans un couloir frais et sombre dont le carrelage reprenait les couleurs d'un damier. Tout de suite après l'entrée et deux portes fermées, un escalier montait probablement aux chambres à l'étage. Sur les murs du couloir, quelques toiles non encadrées représentant des paysages champêtres, réalisées par un amateur plutôt doué. Un des deux frères ? me demandai-je, étonné que l'un d'eux s'intéresse à la peinture et possède un aussi bon coup de pinceau.

J'allais poser la question lorsque Pascal ouvrit la porte du fond qui donnait sur la cuisine.

— Ah ben le père est là, il va boire un coup avec nous.

Évariste Neumance était assis dans un fauteuil à bascule capitonné. Ça faisait un bail qu'il n'avait plus l'énergie nécessaire pour faire se mouvoir le rocking-chair. Je ne me souvenais plus du mal dont il était atteint, sclérose en plaques ou Alzheimer, quoi qu'il en soit une affection grave et bien avancée. Je le saluai d'un « Bonjour M. Neumance » bien fort et j'eus la surprise de le voir tourner avec difficulté sa tête chenue aux cheveux très épais. Il esquissa un petit sourire.

— Comment il se porte, votre père ? dis-je à Pascal qui avait extrait deux verres à pied d'un placard.

Il m'invita à m'asseoir et me proposa un coup de rouge. Je lui répondis que de l'eau suffirait. Il plaça alors mon verre sous le robinet et me le remplit jusqu'au bord. Quand il le posa sur la table, il en renversa sur la vieille toile cirée beige aux motifs floraux bordeaux. Puis il déboucha sa bouteille de vin et se servit une bonne rasade.

— Bizarrement, malgré la chaleur, ça va mieux ces derniers jours. Mais c'est pas brillant quand même, bien sûr. Il prend ses médicaments. Il se repose autant que possible. C'est malheureux, quand on y

pense. Une vie entière à travailler au grand air, à manger sainement, que des produits locaux en plus, beaucoup d'exercice physique forcément, et voilà le résultat. On pourra pas dire que le père a profité de sa retraite, ça non.

J'acquiesçai, l'air grave. Drôle de bilan en effet pour un homme qui avait vécu au plus près de la nature pendant toute son existence. Une vie simple, laborieuse, pas si différente que celle de ses aïeux. Le colonel Tardieu connaissait un peu le père Neumance et semblait l'estimer. J'avais compris ça quand on avait fait le point ensemble sur la famille. Sans doute partageaient-ils un mode de vie austère, basé sur des valeurs aujourd'hui considérées comme désuètes. Des gars à l'ancienne, quoi. En revanche, Tardieu se méfiait comme d'une guigne de ses rejetons et m'avait conseillé de faire de même.

— Alors si vous ne piquez pas un petit roupillon à l'ombre, que faisiez-vous dans le coin, capitaine Lacombe ?

— Il va peut-être nous coller un radar dans l'allée qui mène à la maison, qui sait ? maugréa Abel que je n'avais pas entendu entrer dans la cuisine dans mon dos.

— Dis donc pas de connerie, ils en seraient capable les bougres, s'esclaffa Pascal.

Je terminai mon verre d'eau d'une traite puis m'éclaircis la gorge, le regard braqué sur le sol recouvert de tomettes dont pas mal étaient descellées.

— Je furète à droite et à gauche pour essayer de trouver une explication aux vols de matériel agricole qui ont tendance à se multiplier dans la région, ces derniers temps. Je ne crois pas avoir enregistré de plaintes vous concernant : vous n'avez rien qui a disparu, chez vous ?

— C'est nous qui sommes en train de disparaître, dit Abel, mais ça tout le monde s'en branle.

Il ouvrit le réfrigérateur qui se trouvait entre la porte et l'arrière du fauteuil de son père. Il attrapa une brique de jus de fruit, dévissa le bouchon et but de longs traits à même le goulot. De la paille était collée sur son front, sa barbe et ses avant-bras, parvenant presque à dissimuler sur ceux-ci de vieux tatouages bleu passé, au dessin déformé par le temps. Une croix d'un côté, peut-être un cœur de l'autre, avec une date.

— C'est trop demander d'éteindre cette foutue télé plutôt que de la laisser en veille toute la journée et toute la nuit, putain ? Elle est pas assez chère l'électricité ? dit-il en éteignant d'un geste rageur le poste placé au-dessus du meuble collé au frigo, et qui supportait aussi un téléphone et tout un fatras de papiers.

Il sortit dès qu'il eut remis la brique de jus de fruit au frais.

— Les temps sont durs... dit Pascal en me souriant, retrouvant ainsi l'air malsain qui était le sien dès qu'il tentait de se montrer agréable. Comment est-ce que vous voulez vous en sortir si la vente du fruit de votre labeur ne suffit même plus à vous faire vivre ? On parle pas de gagner des cent et des mille, hein. Juste avoir de quoi becqueter et de voir venir. Je reviens du marché à Cléricy : ça a dû me coûter plus cher en essence pour y aller et revenir que ce que m'a rapporté la vente de mes œufs et mes fruits et légumes.

Un silence aussi soudain que pesant s'abattit dans la pièce durant une poignée de longues secondes. Ce fut le père Neumance qui, à ma grande surprise, le rompit.

— Le fiston a raison. C'est plus possible. Et je peux pas dire que mes enfants soient des fainéants, ça non, oh non.

Le sourire de Pascal s'élargit lorsqu'il entendit son père intervenir et il gagna en sincérité – tel fut en tout cas mon sentiment.

Je tentai de revenir à nos moutons, pas vraiment désireux de faire basculer la discussion vers l'évolution de l'économie agricole actuelle.

— Et donc, pas d'outil évaporé ? Pas remarqué des allers et venues inhabituelles dans le secteur ? Des têtes inconnues ? Des gens suspects ?

— Ils font leurs affaires la nuit, ils sont malins, ne vous en faites pas pour eux. Ils sont plus rusés que nous, dit Pascal Neumance d'un air entendu.

— Qui ça "ils" ? Vous pensez à quelqu'un en particulier ? Des connaissances ?

— On sait bien qui fait ça, capitaine, et vous aussi. Toujours les mêmes. C'est pas le père Giraud de la ferme d'en face, ou les Gachet de la butte derrière l'étang, ou encore mon paternel qui rôdent, quand il n'y a personne dans les parages. Ha c'est certain qu'il vaut mieux ne pas oublier de fermer à double tour en quittant sa maison.

— Je ne comprends toujours pas à qui vous faites allusion.

— Ceux qui foutent rien de la journée et qui ont tout le temps qu'il faut pour préparer leurs coups. Ceux qui touchent plus de pognon que vous et moi réunis tout en restant le cul devant leur télé, à cause des allocations et des autres conneries mises en place par nos politiques avec l'argent de nos impôts. Ceux qui sont pas nés ici mais qui nous mettent des coups de pied au cul, qui nous volent et qui ne se font jamais prendre. Et quand ils se font prendre, on les relâche, on s'excuse et on les remercie. Tous ces Arabes et ces Roumains et ces bons à rien qui viennent d'on ne sait où et qu'on accueille à bras ouverts.

Évariste Neumance laissa échapper un rot, comme pour ponctuer la saillie de son fils cadet.

— Vous en avez déjà attrapé un sur le vif ? Vous avez des preuves de ce que vous avancez ?

Pascal Neumance se leva et comme d'habitude il ne se redressa pas entièrement. Énervé comme il était, et courbé, je trouvais qu'il ressemblait à un oiseau de proie.

— Ne me faites pas rire avec vos preuves, dit-il en haussant les épaules. Il en faut moins que ça pour nous emmerder à nous qui nous cassons les reins du matin au soir pour permettre à toute cette chienlit de vivre comme des rois.

Je compris que le moment était venu pour moi de quitter les lieux.

— Merci pour le verre d'eau.

Pascal Neumance se leva. Il me tint la porte de la cuisine. Je saluai son père d'une voix forte sans qu'il ne réagisse. En repassant dans le couloir, je pensai à poser la question au sujet des tableaux.

— C'est Lydie, ma sœur, répondit Pascal. Pour ce que ça lui est utile de s'appliquer à bien peindre... C'est pas ça qui la sortira de derrière la caisse de son Intermarché. Elle ferait mieux de faire des gribouillages. Elle perdrait moins de temps et ça pourrait peut-être lui rapporter des fortunes, étant donné que dans ce monde maintenant on préfère ce qui est bâclé et foutu de travers.

Pascal Neumance me raccompagna jusqu'à mon véhicule. Il défit une poche zippée de sa combinaison et en sortit un paquet souple de cigarettes tout aplati. Il était vide.

— Vous n'auriez pas un clope, capitaine Lacombe ?

— Je suis désolé, j'ai arrêté de fumer il y a bien longtemps.

Je démarrai. Il faisait une chaleur de four dans l'habitacle de la Renault. La vitre de mon côté était abaissée. Je m'adressai à Pascal Neumance une dernière fois.

— Si vous voyez quelque chose qui vous semble anormal, ou si un élément vous revient en mémoire au sujet de ces vols de tracteurs et d'engins, n'hésitez pas à nous appeler à la gendarmerie.

L'air ailleurs, il fit oui de la tête. Il plaquait ses mains sur les différentes poches de sa combinaison de travail, à la recherche d'un paquet oublié ou d'une cigarette égarée.

J'effectuai mon demi-tour dans la cour puis marquai un temps d'arrêt à la sortie de cette dernière. Certains roulent comme des fous sur les petites routes de campagne. Ce n'était pas le moment d'esquinter le dernier véhicule de la brigade, même s'il était dépourvu de clim. Dans mon rétroviseur je vis Abel Neumance sortir de la grange et considérer ma voiture, le regard mauvais.

Je me dis qu'il ne me restait plus qu'à poser deux ou trois petites questions à Lydie Neumance pour en avoir complètement fini avec cette satanée mission que m'avait confiée Tardieu. Ainsi, j'aurai fait le tour de la famille.

Je quittai la propriété et accélérai. L'air qui entrant dans l'habitacle était encore plus brûlant que tout à l'heure.